



*Un été pour deux*

*Yann Perez*



## \* MAI \*

*Mercredi 27 mai.*

Alors que le soleil commence à pointer le bout de son nez, je sombre dans un demi-sommeil. Six coups sonnent et il me faut pourtant me lever. Je suis fourbu et cette soirée m'a littéralement ruiné pour la fin de la semaine.

*Et s'il n'y avait que la soirée.*

Ce début de semaine ressemble à s'y méprendre aux sept plaies de l'Égypte : un enchainement de catastrophes en tout genre. Et surtout, le déplaisir de découvrir sur mon bureau un courrier m'annonçant que mon rendez-vous annuel se tient... aujourd'hui.

*En r'tard... en r'tard.*

Je saute du lit, manquant de peu mes chaussons, me retrouve au sol et pousse un petit cri : ma jambe commence à me faire un peu mal. Il me faut pourtant courir à la douche, m'habiller et foncer à la gare. Et tout ça en vingt petites minutes.

*Ch'uis large.*

L'eau qui coule est brûlante et ouvre chacun de mes pores à grande vitesse. Je sens le gel prendre possession de mon âme.

La sensation de bien-être m'étreint rapidement.

Le jet est maintenant arrêté.

*Séance d'habillage.* : jean bleu foncé, T-shirt rouge délavé. Au fond, j'avise ma paire de Reebok noire. Je jette un œil vers l'extérieur filtrant par la fenêtre : le soleil semble être de la partie. Je prends tout de même ma veste de toile bleue et me harnache de ma besace de cuir marron.

Un œil sur le téléphone, un autre dans le miroir grande taille : moi, Léo, jeune homme célibataire d'un peu plus de trente ans presque totalement prêt. Mon crâne, rasé du jour précédent, est surmonté d'une casquette de Baseball noire. Les poils blancs de ma barbe commencent à apparaître de plus en plus. Je regarde l'heure : *il est maintenant le temps de filer.*

o o

Dans le train, je sommeille : une habitude.

Devant, les gens sont assis et discutent tranquillement. Un peu plus loin, sur une banquette, un couple discute avec grande animation. Ils n'ont pas l'air vraiment très heureux. Dans mes oreilles, je perçois le titre *Lovely day*<sup>1</sup> de Bill Withers.

Je reporte mon attention sur ce paysage qui s'offre à moi. Rien de bien transcendant pour un petit banlieusard vivant aux portes de la Beauce. Paris m'a toujours semblé être un monde à part, une entité de tous les possibles. Et pourtant, depuis que j'y travaille, rien ne m'attire plus que mes forêts et ces petites rivières auxquelles je ne goûte que si peu.

---

<sup>1</sup> Titre classé sixième aux Charts américain en 1977/1978.

Toute cette folie urbaine me fait finalement peur et je ne sais pas comment réagir face à ce trop-plein de gens. J'ouvre l'œil, mais je ne sais pas vraiment quoi observer. Je referme les yeux, le casque vissé sur les oreilles. Alors, peu à peu, la torpeur m'envahit.

o o

— Un café crème pour la p'tite dame ! Un noir au fond !  
L'addition pour la quinze !

Le noir du fond de la salle, c'est moi. Je scrute ma montre à la vaine recherche d'une pause pour la trotteuse, mais rien. Cette esclavagiste continue son footing quotidien.

— Le noir arrive et j't'ai mis un sucre.

— Parfait, dis-je en m'étirant.

— Comme je suppose que t'es pressé, j't'ai aussi rajouté la note.

— Merci.

Le serveur, un grand blond aux yeux noisette s'éloigne rapidement. À ma montre, il ne me reste que trente secondes. J'enfile rapidement mon café, et me lève.

*Allez... C'est l'heure.*

J'attrape mon sac et sort en coup de vent. Sur la table, la pièce de vingt centimes termine ses tours.

*Jeudi 28 mai.*

Réveillée par un tel soleil, rien ne pouvait sonner comme plus doux au sens de Khadija. Les rayons inondent la pièce, créant une atmosphère de farniente, un moment propice à l'abandon de soi.

Khadija étire chacun de ses muscles, ponctuant l'instant d'un bâillement sonore. Elle n'arrive pas à se dire qu'il va bien falloir se lever. Elle préfère retourner dans sa torpeur, choisissant ainsi d'oublier le monde extérieur encore un instant.

Pourtant, elle finit par ouvrir un œil et observe son domaine : un espace carré livré au désordre d'un retour de soirée. Elle tourne la tête vers le mur du fond dont l'effritement empire un peu plus chaque jour. Il fut blanc cassé, il est maintenant gris et suintant. Et ce n'est pas l'utilisation de récupérateurs d'eau qui va y changer grand-chose.

*Encore une de tes brillantes idées, maman.*

Khadija repose son regard sur son lit. Qu'il est dur de quitter un lieu aussi douillet et protecteur que celui-ci. Pourtant, c'est le lot de chaque journée qui passe : *il faut bien la démarrer à un moment ou à un autre.*

Alors, dans une infinie folie, Khadija se lève et, entourée dans son drap, telle une statue grecque, elle pose un premier pied sur le sol.

*Froid.*

Puis un second.

*Pas mieux.*

Elle regarde le sol et place ses pieds dans ses petits chaussons de toile rose. Ils sont froids eux aussi, mais elle s'en fiche : *ils se réchaufferont plus vite.*

Elle sort de la pièce et entre dans la petite salle de bain de son petit trois-pièces. Elle se regarde dans le miroir qui lui fait face et découvre des cernes qui entourent ses yeux. Ses paupières lui font encore un peu mal. Mais elle sait que ça en valait la peine.

*Une soirée entre copines après des mois sans s'être vues, c'est quand même quelque chose.*

Alors, Khadija passe son visage sous l'eau et essaie de se recadrer pour la journée à venir.

Et alors, elle continue sa préparation, fière de se dire que la prochaine soirée sera encore meilleure.

La voilà prête, habillée, en forme pour attaquer une nouvelle journée de dur labeur.

Khadija, 25 ans depuis quelques semaines, brune aux cheveux mi-longs, pourraient respirer le bonheur. Elle pourrait être satisfaite de son travail qui lui donne tant de joies.

Khadija, fleuriste de profession, a tout pour être comblée : une place dans Paris, un toit dans la plus belle ville du monde et des amis toujours présents.

Khadija pourrait se satisfaire de cette vie heureuse et tranquille.

Mais la réalité est toute autre.

Derrière un vernis qui, chaque jour, s'épaissit un peu plus, se cache une réalité ; un secret qu'elle ne souhaite pas vraiment affronter. Un état des lieux dérangeant pour cette ancienne informaticienne marocaine.

Khadija ne souhaite pas aller plus loin que ce quotidien qui lui occupe tant l'esprit. Alors, elle saute dans ses fleurs, et ouvre sa conscience vers des odeurs et des couleurs à nul autre pareil.

Et, à chaque occasion, elle s'élance dans la contemplation colorée de son environnement, trop heureuse d'avoir abandonné claviers et moniteurs.

o o

Dans le métro, qui l'emmène dans le quartier où elle travaille, elle écoute passivement la musique qui sort de son

casque : le fameux *Adagio* de Barber<sup>2</sup>. Concentrée sur chacune des notes qui se présente à ses oreilles, elle a fermé les yeux : elle vit l'instant comme autant d'éternités et de mondes parallèles se chevauchant.

Elle est emplie d'une douce mélancolie, rendant son souffle plus saccadé. La lenteur des violons apaise ses traits, mais des larmes glissent sur ses joues si longtemps dorées par le soleil de son pays.

Elle vit la musique, s'appropriant notes et variations, s'emplit des thèmes qui transcendent son esprit et son corps. Khadija devient une onde sensuelle dans un espace d'ondes sans suites. Son sourire se place au milieu des noires, blanches, croches et silences. Et ce monde qui l'entoure, devient alors sien. Elle navigue dans cet univers de douceur et de respirations. Tout autour devient un plateau aux mille saveurs ; et le métro, un décor pour exorciser ses émotions.

Khadija le sait : de cette torpeur, elle va devoir bientôt sortir. Mais les cordes se jouent de ses devoirs et ses désirs l'emprisonnent peu à peu ; la poussent à oublier son espace clos pour entrer dans un univers en pleine mutation.

Au loin, une voix l'éloigne de cette douceur. Elle ouvre les yeux. Son arrêt est là. Elle se lève.

o o

— Et voilà Mademoiselle.

— Merci, répond Khadija au cafetier.

Devant elle, le café noir émet un petit nuage de chaleur. Le carré blanc tombe au fond de l'abysse. La jeune femme avise une petite cuillère et se met à la tourner dans l'obscurité.

---

<sup>2</sup> "Adagio for Strings" (1936) - Samuel Barber (1910-1981).

Puis elle pose l'objet et prend la tasse. Elle se met à boire avec délicatesse, tout en regardant dans la glace devant elle. Au fond de la rue, son magasin à la devanture pastel. Elle regarde l'heure : il lui reste dix minutes pour faire les quelque cinquante mètres. Elle sourit et termine son café avant de reposer la tasse sur la coupelle blanche. Elle tourne la tête vers son voisin de bar, un homme d'affaires qui semble très pressé. Elle reporte son regard devant elle, observant l'agitation.

Finalement, Khadija se lève, une petite douleur au pied. Il est temps de partir à la rencontre des clients.

### *Vendredi 29 mai.*

Lorsque Khadija entre dans le café, il s'est arrêté de pleuvoir. Elle s'approche du comptoir bondé. Elle voit son cafetier préféré qui s'approche.

— Bonjour ma p'tite dame.

— Bonjour. Dites, je...

— Je vous ai gardé la p'tite place dans le fond, dit-il en souriant.

— C'est vrai ? dit-elle avec un franc sourire.

— Oui. Par contre, elle est vraiment toute petite.

— Pas de problème, lui répond la jeune fleuriste.

Elle s'approche de l'endroit, coincé entre une large fenêtre et la porte des toilettes. Elle fend la foule de chaises et finit par s'asseoir. Elle regarde autour d'elle, découvrant des gens qu'elle n'a pas vraiment l'habitude de voir.

Elle sort son petit carnet turquoise et prend un crayon de bois. Elle se met alors à dessiner ce qui l'entoure.

\*



*Bon, la journée démarre mal.*

Dans le train, alors que les dernières minutes de transport approchent, je repense au début. Dehors, le froid se fait plus mordant qu'hier.

La journée va être énervante. Ou déprimante.

Casque et casquette sur la tête, j'observe l'obscurité du tube. Des idées noires traversent mon esprit pendant que dans mes oreilles, je perçois la voix chaude et puissante de Louis Armstrong chantant *We have all the time in the World*<sup>3</sup>.

Je ne partage pas son point de vue sur la question, mais je me sens plonger dans un cocon, et reste quelques instants, les yeux fermés. Au bout de quelques fractions de méditation, je lève la tête et découvre que mon arrêt est pour bientôt.

Je me lève et traverse la rame bondée. Une mauvaise odeur me monte à la tête et s'insinue dans mon estomac. Je regarde à droite, mais c'est à gauche que je découvre un individu qui empeste la transpiration et le tabac froid. À sa main, une bouteille d'un Whisky douteux bien entamée, à sa bouche, un cigare éteint.

La rame ralentit.

Les gens se pressent contre les portes fermées et la lumière froide et puissante revient. Debout, pressé dans le flux, mal à l'aise, fatigué, énervé, malade ; je n'ai qu'un seul désir, sortir.

*Mon café, je veux mon café.*

Je presse maintenant le pas, une folle envie de m'extraire de ce poulailler roulant, m'éloigner de cette agitation malade. Respirer l'air pollué de la capitale, plutôt que celui, vicié, de sa fourmilière.

---

<sup>3</sup> Titre générique du James Bond *Au service secret de sa majesté*, (1969).

Je passe les marches quatre à quatre, évitant avec succès les marcheurs qui me frôlent. Je pousse les portes et me retrouve dans la rue, à quelques mètres du café.

*Tiens, il a plu.*

Je rentre pour prendre mon p'tit noir avec sucre.

\*

Sur ces entre-faits, Khadija voit avec délice une tasse qui arrive devant elle. Le serveur l'observe du coin de l'œil, un petit sourire glissant sur ses lèvres.

— Merci, dit-elle en fermant à moitié son petit carnet.

— De rien, dit-il en poursuivant son sourire.

Elle se concentre à nouveau sur son esquisse et observe ce petit portrait. Elle ne trouve pas ce qui ne va pas. La jeune femme prend sa tasse et boit le contenu d'un trait. Puis elle se lève et attrape son sac violet. Elle se fraye un chemin à travers la foule compacte, dont les yeux sont rivés sur l'article du jour : « *Corruption à la FIFA* ». Elle pousse la porte, manquant de renverser un jeune homme furieux et s'éloigne.

\*

*Et voilà... Elle va pas bien celle-là?*

Je rentre dans le café et découvre une place au fond. Je m'en approche et m'assois. La place est encore chaude.

*L'autre folle peut-être.*

Au loin, le serveur s'approche, arborant un large sourire. Il tient sur son plateau une tasse sur une soucoupe blanche et la pose devant moi.

— Comment ça va aujourd'hui ?

— Moyen. Réveil pourri et voyage ennuyeux. Et là, une furie qui pousse la porte et manque de m'embrocher. Et pour couronner le tout, elle ne s'excuse même pas. Heureusement, le week-end à venir ne va pas être de trop.

— En effet, répond-il tranquillement.

Je prends ma tasse et me mets à boire.

— Et tu fais quoi ce week-end ? me demande-t-il.

— Je ne sais pas encore, mais sûrement me reposer. Et peut-être aller me balader.

— OK. Bon, j'y retourne, me dit-il en s'éloignant.

Je lui fais un signe de la main et regarde à l'extérieur. La pluie a cessé. Les nuages gris, gros, sont encore là. Je reviens sur la tasse maintenant vide.

Pourtant, au moment de me lever, je bute sur un objet. Je me baisse et découvre une petite boîte en ébène. Je l'observe, puis regarde autour de moi.

— Excusez-moi Madame ? Est ce que c'est à vous ?

— Non jeune homme. Mais il y avait une demoiselle, assise à cette place tout à l'heure.

— Ah... OK, dis-je en relevant la tête.

Après quelques secondes de réflexions, je m'éloigne, constatant que le serveur n'est plus là.

Je regarde ma montre, il est maintenant temps de filer. Je range la boîte noire dans mon sac et sors.